La symbolique des lieux urbains en France lors des attentats de janvier 2015

Charles-Edouard Houllier-Guibert

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/echogeo/14437>

DOI: 10.4000/echogeo.14437

ISSN: 1963-1197

Publisher

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique (CNRS UMR 8586)

Electronic reference

Charles-Edouard Houllier-Guibert, « La symbolique des lieux urbains en France lors des attentats de janvier 2015 », *EchoGéo* [Online], Sur le Vif, Online since 19 January 2016, connection on 10 December 2020. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/14437> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/echogeo.14437>

This text was automatically generated on 10 December 2020.

EchoGéo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

La symbolique des lieux urbains en France lors des attentats de janvier 2015

Charles-Edouard Houllier-Guibert

- 1 Parmi la multitude d'images qui ont été diffusées lors des attentats de janvier 2015 à Paris, l'une d'entre elles incarne ce qui est appelé aujourd'hui « les manifestations de la marche Républicaine » qui se sont déroulées les 10 et 11 janvier 2015 dans de nombreuses villes en France. Baptisée « Le crayon guidant le peuple » (illustration 1A), cette photographie fait référence au célèbre tableau « La liberté guidant le peuple » peint par Eugène Delacroix en 1830 (illustration 1B) et que l'on peut voir au musée du Louvre. Reprise en Une de nombreux titres de la presse (illustration 1C) ainsi que sur les chaînes de télévision du monde entier, cette image représente la place de la Nation à Paris, haut-lieu récurrent des manifestations populaires parisiennes. Elle fait partie des nombreuses photographies prises lors de ces quelques jours de stupeur, après des attaques terroristes dans la capitale française. Elle évoque la phrase « Je suis Charlie », une expression de défense de la liberté de la presse en réaction à l'attaque dont a fait l'objet *Charlie Hebdo*, l'une des cibles terroristes, pour la liberté de caricature qui fonde le journal satirique français.

Illustration 1- La photographie « Le crayon guidant le peuple », comme image principale des marches Républicaines

- 2 Intéressons-nous aux autres photographies qui ont, elles aussi, une charge symbolique forte. Celles abondamment diffusées, qui incarnent la mobilisation hors de Paris, partout en France, et ce à travers la mise en scène des centralités des principales villes françaises.
- 3 Dans le cadre du célèbre schéma de la communication de Harold D. Laswell (1960), nous pouvons envisager l'image de la ville comme un message qui est produit et reçu par des individus. Les représentations de la ville, selon qu'elle est pratiquée et/ou représentée par l'individu qui reçoit le message, se construisent en tenant compte de plusieurs vecteurs (Houllier-Guibert *et al.*, 2009). Dès lors que la ville n'est pas pratiquée, il en reste trois (illustration 2) qui ont été mis en exergue dans le cas d'une thèse en géographie des représentations (Houllier-Guibert, 2008) : le bouche à oreille ; les images médiatisées en masse ; la promotion du territoire par les pouvoirs locaux.

Illustration 2 - Les trois vecteurs de la production de l'image internationale d'une ville

La production de l'image d'une ville repose sur trois vecteurs dès lors que la ville n'est pas un espace vécu ou simplement pratiqué. Leur mesure pour appréhender le contenu d'une image de la ville est plus ou moins difficile, plaçant l'image médiatique comme une production mesurable par typologie (par pays, chaînes télévisées, articles de presse, dates précises...). Ici, sont étudiées les images produites par la presse dans les jours qui ont suivi les attentats de janvier 2015 à Paris, montrant la mobilisation des foules françaises et d'autres villes du monde.

- 4 Les politiques publiques de communication des territoires ont fait l'objet de multiples recherches, tant en sciences de l'information et de la communication, en science politique qu'en géographie, mais les deux autres vecteurs sont plus délicats à appréhender. Nous avons déjà étudié les images médiatisées par la presse, la radio et les journaux télévisés nationaux, lors du lancement de la marque territoriale « Bretagne » en 2011 (Houllier-Guibert, 2011) et nous avons observé la puissance des stéréotypes bretons, particulièrement pratiques pour exprimer en quelques secondes ou quelques lignes l'identité d'un territoire. Le présent texte propose d'analyser une autre forme d'influence des journalistes lorsqu'ils sélectionnent les images, produites par les photographes et les cameramen, privilégiant la mise en scène de haut-lieux urbains. Cette sélection de lieux emblématiques, ceux qui permettent aux lecteurs de dire « non ça c'est dans tel territoire, mais ça c'est tel territoire » (Lussault, 1997), a certes un rôle de localisation mais aussi de construction symbolique de la mémoire collective. Cette production de messages ne se résume pas seulement aux marches Républicaines mais contribue plus largement à la production symbolique diffusée par les médias de masse, dans les reportages, les émissions ou les documentaires. Cette symbolique n'est pas toujours suffisamment prise en compte dans son ensemble par les politiques publiques de communication qui sont nettement moins puissantes que les canaux journalistiques, incitant le marketing territorial à composer avec les images des médias de masse. C'est cette combinaison entre, d'un côté, les images produites par les pouvoirs publics locaux et plus largement le

marketing territorial et de l'autre côté, les médias de masse, qui forme un sujet à traiter dans le cadre de la géographie des représentations. Nous le faisons ici, avec l'exemple du traitement médiatique des réactions aux attentats de janvier 2015, tout en comparant avec les attentats les plus médiatisés du XXI^e siècle. Clément Chéroux a étudié la médiatisation des attentats de New York en 2001, montrant dans son ouvrage (2009) combien la catastrophe est urbaine avant d'être humaine, tant les images de corps et de morts sont absentes. C'est le cas dans la plupart des attentats. Il a identifié les six images types¹ qui couvrent l'essentiel de la production médiatique photographique de la catastrophe new-yorkaise. Nous proposons un travail similaire mais contrairement à 2001, les attaques de janvier 2015 n'ont pas été filmées ou photographiées, c'est plutôt la réaction populaire qui a été médiatisée. Afin de saisir la composition de ces images et toute la portée symbolique de la réaction « Je suis Charlie », quatre sections composent ce texte, montrant à ce moment-là l'importance de la centralité urbaine (1) qui amène à créer des haut-lieux (2). Puis l'utilisation des emblèmes territoriaux caractérise la preuve des haut-lieux (3), ne constituant pas pour autant la trace événementielle qui est en cours de fabrication (4).

Les images des villes dans le cadre post-attentat : la mise en scène de la centralité urbaine

- 5 La mobilisation de janvier 2015 est tellement massive en France que plusieurs places habituellement utilisées pour les rassemblements populaires n'ont pas suffi à accueillir les habitants des agglomérations. Cela a conduit les pouvoirs publics locaux à choisir de nouvelles places dans la plupart des villes. Il s'agissait d'identifier le plus vaste espace urbain afin d'accueillir des manifestations annoncées comme majeures en terme d'affluence. Ainsi, la place des Quinconces à Bordeaux, l'esplanade Charles-de-Gaulle à Rennes, la place du Capitole à Toulouse, l'espace du Vieux Port à Marseille ont été entièrement occupés. La symbolique ordinaire des lieux a été bouleversée. En général, les lieux spontanés des rassemblements du mercredi 7 janvier au soir correspondent aux places les plus couramment utilisées pour les manifestations, tandis que les places les plus vastes ont été investies pour les marches Républicaines du week-end qui a suivi (illustration 3). Ainsi, la place Royale à Nantes, où la victoire des Canaris est célébrée lors des exploits sportifs, est choisie naturellement par les habitants le mercredi 7 janvier, tandis que le Cour des 50 otages a été le lieu du très long cortège du dimanche 11 janvier. À Lyon, c'est la place des Terreaux qui a été le centre du rassemblement du mercredi alors que l'immense place Bellecour a servi de lieu d'arrivée du cortège de la marche Républicaine. De même à Rennes, la place de la mairie est le lieu central de la ville naturellement choisi le mercredi soir, mais c'est l'esplanade Charles-de-Gaulle qui fut le vaste espace rassembleur le week-end suivant. Il a déjà servi lors de rares événements comme les deux finales des saisons 2008-2009 et 2013-2014 de la coupe de France de football projetées sur écran géant.

Illustration 3 - Les rassemblements des marches Républicaines dans les plus vastes espaces publics urbains des villes françaises

- 6 Les photographies de ces rassemblements permettent d'observer plusieurs phénomènes qui interrogent l'image de la ville en tant qu'objet de recherche. La littérature est faible sur le lien entre Attentats et Image de la ville. Simon Anholt a constaté que de tels événements n'ont pas d'impacts réels sur l'appréciation d'une ville (Anholt, 2006). Son étude se limite aux villes mondiales, mais il s'avère qu'elles ont longtemps été les principales cibles des terroristes. Ces derniers recherchent en effet des centralités de grande visibilité symbolique (illustrations 4 et 5) : les tours du World Trade Center à New York en 2001, la plus grande gare d'Espagne à Madrid en 2004, les transports en commun de Londres (le métro-tube et un bus à impérial) en 2005, les hôtels de luxe à Mumbai en 2008, le café de la place touristique Jemaa el-Fna à Marrakech en 2011 ou les terrasses populaires des cafés parisiens en 2015, la ligne d'arrivée du marathon de Boston à Boylston Street en 2012, les salles de spectacles de Moscou en 2002 et de Paris en 2015, le musée Bardo à Tunis en 2015. Jacques Lévy considère que les attentats de novembre 2015 à Paris, ont touché « un espace cognitif et une éthique de l'habiter typique de la société-Monde des individus », augmentant alors la valeur de l'espace public (2015). Cette valeur symbolique est difficile à identifier mais on observe que les différents lieux cités ci-avant sont des choix stratégiques de la part des terroristes qui visent des lieux spécifiques. Plus largement, les attentats participent à la notoriété des villes-cibles lors de la médiatisation du drame, mais sans que cela ait un impact négatif sur leur image de marque, ou alors à court terme une baisse de fréquentation sur quelques mois, mesurée à partir données touristiques de réservation d'avion et d'hôtel. En revanche, les villes avec un fort taux de criminalité sont bien plus affectées et cela se traduit par des effets négatifs en matière d'attraction (Anholt, 2005). Ainsi, le caractère événementiel d'un attentat a peu d'impact sur l'attraction de la ville, par rapport à des phénomènes plus pérennes. Toutefois, l'enquête de Mercer qui repose sur la comparaison de 215 villes, a identifié les attentats

comme ayant un effet sur la qualité de vie des expatriés. Par exemple, les entreprises envoient moins de salariés occidentaux à Mumbai depuis les attentats (Mercer, 2009). Mais c'est bien la charge symbolique des lieux qui est l'élément le plus puissant dans le choix de la localisation des attentats, renvoyant aux images d'Épinal des villes attaquées : New York, la ville d'affaires mondiale, Madrid, le centre nodal ibérique, l'art de vivre à la française à travers les cafés parisiens et les salles de spectacles, les sites récréatifs de nuit à Bali réservés aux touristes étrangers (les Indonésiens ne pouvaient entrer dans cette discothèque sans être accompagnés d'un ressortissant étranger), ou encore la ferveur d'événements sportifs d'envergure (le stade de France à Paris pour le match France-Allemagne et la ligne d'arrivée du marathon de Boston).

Illustrations 4 et 5 - Les attentats du XXI^e siècle les plus médiatisés

Illustration 5

- 7 Incidemment, le choix symbolique des lieux et des villes des attentats peut avoir un impact sur le classement des villes mondiales. Ainsi, être la cible d'un attentat spectaculaire semble conférer une charge symbolique à la ville attaquée, renforçant son appartenance aux villes qui comptent dans le monde. Cette hypothèse tend à soulever plus largement la question d'un lien entre l'image d'un territoire et des événements terroristes. Une valeur symbolique accordée à certains lieux est potentiellement médiatisée, en lien avec les attentats. Dans le cadre de la mobilisation « Je suis Charlie », nous avons relevé plusieurs éléments qui vont dans ce sens et qui ne concernent pas seulement la capitale, mais plus largement les villes de France. La photographie sert alors ici d'outil de mesure, plus précisément les clichés médiatisés tant par la télévision que par la presse papier et le web, notamment pour identifier les « haut-lieux ».

Les différentes formes de haut-lieux

- 8 La centralité urbaine fait œuvre de rassemblement des emblèmes territoriaux au sens de Michel Lussault (2003). Nous entendons par emblème territorial les composantes de l'espace urbain qui deviennent des géosymboles (Bonnemaïson, 1992), en investissant l'imaginaire dès qu'on parle d'un lieu, en attirant le regard de ceux qui pratiquent l'espace afin de mieux le catégoriser, se le représenter, s'en souvenir et surtout afin de mieux pouvoir en parler. Ces emblèmes territoriaux deviennent des références dans l'imaginaire collectif et sont abondamment repris par divers supports de médiatisation (Houllier-Guibert, 2016) afin de constituer les appuis de l'image de la ville. Principalement basées sur la dimension historique ou bien géo-patrimoniale (Lussault, 1993), ce que les géographes appellent les images de la ville montrent des lieux en tant que condition de réalisation d'un territoire, qui confèrent une structuration dudit territoire et des points

d'ancrage de l'enracinement mémoriel (Debarbieux, 1995a, p.108). La plupart des photographies diffusées par les médias français ou de l'étranger, dont certaines sont mises à disposition par des agences de vente d'image, ont comme décor l'espace urbain et plus précisément les centralités urbaines, au fil des recueils qui ont eu lieu entre le mercredi 7 janvier et le dimanche 11 janvier 2015. Pour certaines images diffusées en masse, des emblèmes territoriaux sont mis en scène.

- 9 Bernard Debarbieux considère qu'un lieu symbolique est la construction de rhétoriques désignant par connotation le territoire et la collectivité sociale qui l'érige (1995a, p. 99). « À la différence d'autres symboles dont on a besoin de justifier la forme, le lieu bénéficie d'une légitimité populaire spontanée en tant qu'attribut du territoire, le sens commun veut qu'il soit naturellement en droit de le symboliser » (1995b, p. 18).

Illustration 6 - Les trois constructions rhétoriques du haut-lieu selon Bernard Debarbieux

Trois constructions rhétoriques	Caractéristiques	Exemples selon B. Debarbieux ou plus largement
1. Le lieu attribut	Un espace peut être symbolisé par un de ses lieux les plus notoires, représenté par une image visuelle archétypale	<i>L'Empire State Building de New York</i> En France : la cathédrale de Strasbourg, de Rouen ou de Reims, la gare des Bénédictines de Limoges ou la place du Capitole de Toulouse, mais aussi la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe ou les places de la Nation ou de la République de Paris
2. Le lieu générique	Un élément dont l'identité s'efface derrière la forme générique, que ce soit une allégorie, un archétype qui puisse être pérenne	<i>Un village d'habitat groupé pour la France ou un parc national américain pour les Etats-Unis</i> Un immeuble haussmannien pour Paris, une chaumière à pans de bois pour la Normandie, quelques hauts buildings pour la métropole, une pagode pour les espaces asiatiques
3. Le lieu de condensation	Un lieu qui exprime un système de valeurs, en tant que construit idéologique et matériel constitué d'une image et d'un milieu	<i>Le Panthéon à Paris pour incarner la France, le Mall de Washington pour incarner les Etats-Unis</i> Le mémorial de l'Holocauste à Berlin, la place de la République pour les marches Républicaines de 2015

- 10 La mise en photographie proposée par les médias de masse montre les manifestants dans un cadre urbain où l'espace est photographiquement calibré pour situer l'action. Kevin Lynch s'est intéressé à « l'imagibilité » de la ville quand on pratique l'espace urbain, identifiant les éléments qui figurent la ville. Parmi ceux qui composent les photographies des journalistes, nous constatons la part belle réservée aux emblèmes territoriaux. En effet, les photographies prises en hauteur, grâce notamment à des édifices symboliques de chaque ville (la Tour de Bretagne de Nantes qui donne à voir le vaste cortège sur le

Cours des 50 otages – illustration 10C, le panorama en contrebas de la Colline au château qui montre le cortège sur la promenade des Anglais à Nice – illustration 7C), illustrent les voies, nœuds et limites de chaque ville (Lynch, 1960). En plus, de nombreuses photographies sont prises de manière à placer dans le décor un « lieu-attribut » qui, compte-tenu de la teneur de l'événement, fait glisser ces images dans la troisième catégorie présentée par Bernard Debarbieux : celle des « lieux de condensation ». En effet, parmi les trois figures proposées par le géographe (illustration 6), c'est bien le « lieu attribut » qui est mis en avant, en tant que composante d'un espace qui le représente dans son ensemble. Bernard Debarbieux souligne que la signification territoriale du lieu est en partie motivée (le lieu évoqué fait partie du territoire signifié) et en partie conventionnelle (il est choisi parmi un ensemble de lieux susceptibles de jouer ce rôle d'attribut). Il a la particularité d'être immédiatement identifiable, d'une part grâce à quelques spécificités (forme, taille, hauteur, prestige, couleur, époque... et plusieurs combinaisons) et d'autre part grâce à la récurrence de son utilisation qui lui octroie une notoriété. Dans le cas des villes françaises, il s'agit de notoriété nationale qui tend à disparaître au-delà des frontières françaises. C'est souvent le cas pour la plupart des villes du monde dès que l'on sort des frontières culturelles nationales. La plupart des villes qui disposent d'emblèmes territoriaux de rayonnement planétaire sont des villes de rang mondial.

- 11 La catégorie du « lieu de condensation », plus complexe, concerne une « synecdoque (qui porte ici simultanément sur le spatial (le territoire s'impose dans le lieu) et sur le social (la collectivité s'impose à l'individu). Le lieu de condensation n'est tel qu'à condition qu'un individu y éprouve le sentiment d'une commune appartenance avec le groupe qui établit ou entretient la signification symbolique de ce lieu » (1995a, p. 100). Bernard Debarbieux prend l'exemple du Panthéon de Paris ou de l'espace autour du *National Mall* de Washington. Le géographe précise que la conjugaison des « effets de l'urbanisme et de l'architecture d'un côté (la forme du lieu) et ceux de la déambulation consacrée de l'autre (l'inscription du citoyen dans le lieu) » produit une puissance symbolique. On pourrait y ajouter des lieux comme la place Tian'anmen et ses alentours à Beijing, ou dans une autre configuration l'île aux musées située à Berlin. L'ensemble des lieux qui ont été photographiés en cette semaine de janvier 2015 peut aussi tenir ce rang, si ce n'est que leur appartenance à cette catégorie a un caractère éphémère, immortalisé par la photographie.

Illustration 7 - Les emblèmes territoriaux mis en image lors des marches Républicaines

Illustration 8 - Les photographies choisies par le journal *Telegraphs*

La mise en scène des rassemblements via la symbolique urbaine

- 12 En France, plusieurs icônes urbaines sont mises en valeur dès que c'est possible. Ainsi en est-il de la cathédrale de Reims ou de Notre-Dame de la Garde à Marseille, toutes deux en arrière-plan, ou bien des symboles érigés de La Rochelle que sont la Grosse Horloge, les tours Saint-Nicolas, de la Chaîne et de la Lanterne. La promenade des Anglais à Nice (illustration 7), le cadre architectural des places comme celle de Toulouse, Lyon ou Rennes (illustration 8) ou Notre-Dame de Fourvière qui sert de décor à la place Bellecour de Lyon, forment une mise en scène qui situe la photographie. Federica Corrado souligne « l'importance du processus de reconnaissance collectif des potentielles ressources territoriales comme instrument de consolidation des identités latentes » (2004, p. 22), et c'est sur cette base de reconnaissance nécessaire, qui forme le patrimoine urbain, que l'image de la ville se consolide, au travers de cette médiatisation massive. Il est intéressant d'observer que Rennes a été la ville la plus reprise dans le choix des banques d'image, servant notamment à représenter la mobilisation nationale dans les médias étrangers. Par exemple, le *New York Times* retient la place de l'hôtel de ville de Rennes (illustration 9) pour illustrer la réaction française face aux attentats. Les responsables de la communication publique locale sont très désireux d'apparaître dans ce journal avec l'espoir d'un traitement journalistique touristique, culturel ou économique. Cette fois, il s'agit d'un fait d'actualité que pourtant, de nombreuses autres villes, bien plus connues, pouvaient illustrer.

Illustration 9 - La photographie choisie pour illustrer l'article du New York Times

- 13 Le choix de Rennes mérite explication. Pour montrer aux Américains que la France toute entière est choquée, il faut situer l'action hors de la capitale, lieu des attaques. Rennes est

un choix judicieux, en tant que ville moyenne de l'Ouest européen méconnue, avec un monument qui représente le classicisme français. Pour illustrer l'Europe, la façade du XIX^e siècle de l'Opéra en arrière-plan donne un visuel esthétique. Évoquant le château de Versailles, l'Opéra rennais, inauguré en 1836, a l'avantage d'incarner le prestige de l'architecture classique à la française, celui attendu pour exposer à l'étranger le patrimoine européen. De la même manière, la presse française, lorsqu'elle souhaite illustrer une réaction à l'échelle de l'ensemble des États-Unis à propos d'un événement, a l'habitude de choisir en complément d'images de New York ou Chicago, ou bien d'Atlanta, de Boston, Houston ou Dallas, des visuels de villes moyennes comme Milwaukee, Kansas City ou Cincinnati. L'idée est alors de montrer un lieu de rassemblement symbolique de l'Amérique vue par les Français : le building en arrière-plan. Il s'agit d'une approche de type « lieu générique » défini par Bernard Debarbieux en tant que « formes que l'on présente comme étant plus banales » (1995a, p. 99) et qui n'a pas un caractère unique. Le choix de l'opéra de Rennes se justifie, « son identité s'efface derrière la forme générique à laquelle il appartient », parce que d'une part c'est un lieu sans aucune notoriété internationale et, d'autre part ce n'est pas localement un géosymbole de même rang que le Parlement de Bretagne ou l'hôtel de ville.

- 14 L'image de l'Opéra rennais est reprise par le site web de la NPR, principale radio non-commerciale qui regroupe les radios locales des États-Unis, et la légende sur le site web indique : « People gather in front of City Hall in Rennes, western France, in a show of respect for those slain Wednesday in an attack on the headquarters of the French satirical magazine *Charlie Hebdo*. At least 12 people were killed, according to police ». Parmi les images sélectionnées par l'édition du vendredi 9 janvier du journal britannique *Telegraphs*, quatre d'entre elles (illustration 8) localisent les rassemblements en précisant la ville et en choisissant un angle qui souligne l'urbanité des places en question. Toulouse et Lyon sont des villes de plus grande notoriété et le prestige architectural de leur place illuminée la nuit est mis en avant. Une autre photo montre, sur le Cour Napoléon d'Ajaccio, la minute de silence officielle qui s'est tenue partout en France le jeudi 8 janvier à 12 heures ; prise à hauteur d'homme, on y voit la foule statique et muette. La dernière photographie est le rassemblement rennais auprès de l'Opéra. La façade de l'Opéra fait partie des éléments de décor médiatique utilisés pour situer tout reportage réalisé à Rennes, ce que d'autres émissions de télévision françaises ou de reportages journalistiques ont déjà fait. Cette façade relève des marqueurs territoriaux que l'on retrouve dans la médiatisation afin de localiser l'événement traité par les journalistes au même titre que le miroir d'eau de Bordeaux, le Capitole de Toulouse, la Grand Place de Lille ou bien à l'étranger le Duomo de Milan, l'Opéra de Sydney ou la silhouette de Marina Bay Sands à Singapour². Mais à la différence de ces marqueurs, l'Opéra rennais n'est pas approprié localement ni même célèbre via des images symboliques que l'on retrouverait en abondance sur le web pour représenter la ville (Houllier-Guibert, 2016).
- 15 Si la façade de l'Opéra est l'une des photos les plus diffusées pour incarner la mobilisation spontanée du mercredi soir 7 janvier, d'autres lieux tout autant symboliques localement ne sont pas mis en image. Dans le cas de Montpellier, le cortège du samedi 10 janvier est illustré par des photographies qui montrent un peu seulement les symboles de la ville : la porte du Peyrou et la rotonde du quartier Antigone, mais on peut s'étonner de l'absence de la place de la Comédie. Sans mesurer de manière exhaustive l'ensemble des images produites lors de ces marches Républicaines, nous pouvons observer que certaines villes sont moins présentes dans le traitement médiatique. Dans le cas de Lille, la place du

musée des Beaux-Arts a été le site de rassemblement et n'offre pas d'images grandioses de la mobilisation, tandis que la place Kleber de Strasbourg ne dispose pas d'un auguste point de vue en faveur de photographies générales et avantageuses de la ville. Les photographies de Strasbourg et Lille ne montrent pas de haut-lieux, ni même d'attribut, et la puissance symbolique que l'on retrouve ailleurs en est donc absente. Il en résulte une moindre présence de ces villes dans les images reprises par la presse. Toutefois, il en est de même pour Grenoble alors que la mobilisation a été immense (Joliveau 2015).

- 16 C'est, en majorité, la mise en avant de haut-lieux urbains, en tant qu'espaces reconnus par une communauté et le plus souvent matérialisés par une superstructure ou une forme naturelle, qui tient le rôle de marqueur spatial (un bâtiment, un sommet, une statue, souvent des lieux élevés). Le haut-lieu est aisément repérable dans le paysage, ce qui facilite et même incite l'angle de prise de vues des photographes des médias, producteurs de symbolique urbaine. « Le lieu comme attribut symbolique fait image, il donne à voir le territoire. En outre, il est l'emplacement des manifestations collectives que son statut de symbole motive. Les pratiques collectives qui l'investissent (regroupement, processions, commémorations) le muent en théâtre social, microcosme d'une collectivité qui nécessite le lieu pour se donner une image d'elle-même » (Debarbieux, 1995a, p. 107). La vastitude est présentée médiatiquement via des angles inédits, notamment grâce à l'utilisation de drone, tant la foule dépasse l'espace public urbain. L'impression de « salle comble » est mise en avant, comme sur l'immense place des Quinconces de Bordeaux ou l'esplanade Charles-de-Gaulle à Rennes (illustration 2). Une impression de débordement montre les villes comme trop étroites pour accueillir l'émotion des Français, chacun dans sa ville témoignant dans les reportages télévisés qu'il n'a jamais vu autant de monde en ces lieux, précisant que la foule se déplace difficilement, soulignant que l'ambiance est différente des autres manifestations. Il en ressort des scènes inédites avec des cortèges à la longueur et densité inhabituelles, comme à Lyon, Nantes ou Rennes (illustration 10). La capitale bretonne est de nouveau mise en avant dans l'encyclopédie Wikipédia, qui décrit les marches Républicaines avec comme photographie de référence de la page web une vue panoramique de l'Esplanade Charles-de-Gaulle, prise depuis un appartement de la tour de L'Eperon du centre-ville (illustration 5C). Ce choix corrobore la très forte concentration de la manifestation rennaise, qui a accueilli 125 000 manifestants, ce qui apparaît comme une importante mobilisation au regard de la taille de l'aire urbaine (Joliveau, 2015).

Illustration 10 - Des photographies inédites montrent la mobilisation forte dans les villes françaises

Les traces de la mobilisation

- 17 Les vues aériennes ont été très nombreuses pendant ces quelques jours, surtout pour le média TV. La place de la République de Paris est certainement celle qui a été la plus montrée. Elle incarne, plusieurs mois après, l'une des traces de l'événement « Je suis Charlie », moins celui des attentats que celui de la réaction à l'attentat. En août 2015, des traces subsistent sur cette place (illustration 11) : des affichettes des caricatures du journal *Charlie Hebdo*, mais aussi les photographies des visages des défunts dessinateurs, amenant les badauds à se prendre en photo auprès du lion, cette allégorie de la force du suffrage universel. Lorsque Madonna passe en concert à Paris en décembre 2015, elle se rend spontanément sur cette place afin d'entonner quelques chansons. La notoriété internationale de cette chanteuse produit un effet médiatique : les vidéos des passants qui ont assisté à ce concert improvisé, sont diffusées dans plusieurs pays du monde, inscrivant la place de la République comme le haut-lieu des attentats parisiens. Sur le plan national, lors de l'hommage national-anniversaire en janvier 2016, le chanteur Johnny Hallyday fait découvrir pour la première fois les paroles de la chanson « Un dimanche de janvier ». Que ce soit sur le plan international ou national, sur cette place, les deux dates de janvier et de novembre 2015 sont entremêlées, alors qu'aucune attaque terroriste ne s'y est tenue. C'est le lieu de rassemblement des parisiens qui ont témoigné leur réaction spontanée massive en janvier 2015, leur recueillement en novembre 2015 et leur hommage en janvier 2016. Une forme d'association complémentaire des deux événements peut s'opérer dans la mémoire collective. D'abord, la puissance symbolique de la phrase « Je suis Charlie » a incarné une réaction spontanée pour défendre la liberté d'expression dans le monde, le crayon devenant l'objet porté à bout de bras par les

manifestants. Paris n'était que l'espace support du journal attaqué qui aurait pu être situé dans une autre ville française ou du monde. Pourtant, les attaques terroristes de janvier concernent aussi la population juive en raison des personnes tuées dans le supermarché Hypercasher. Mais c'est seulement lors des attaques de novembre 2015 que la territorialité existe. Cette territorialité se définit comme un rapport collectif en tant qu'élément utile à la cohésion des groupes sociaux et aussi en tant que support des hostilités, exclusions et autres haines (Brunet, 1992, p. 481). Un excès de territorialité tend vers le territorialisme (Brunet, *ibid*) ou la propriété privée (Soja, 1971). Ici, la territorialité s'exprime simplement et de manière légère, dans la sphère symbolique uniquement : d'une part avec l'apparition sur les réseaux sociaux numériques d'un emblème composé de la tour Eiffel (illustration 12A) qui incarne tant la France que sa capitale, et d'autre part avec le soutien symbolique des autres villes du monde qui illuminent leur propre géosymbole aux couleurs du drapeau français. D'abord les continents américains dont la ville de Toronto avec son totem urbain, les hôtels de ville de Houston et San Francisco ou le Christ Rédempteur de Rio de Janeiro (illustration 12B), puis les autres continents dès le lendemain soir à la nuit tombée. La tour Eiffel s'est éteinte immédiatement après l'attentat et c'est quelques jours après qu'elle s'est illuminée pour la première fois aux couleurs tricolores françaises. Il est intéressant de souligner que ces dispositifs lumineux existaient déjà pour l'ensemble de ces monuments³ en janvier 2015, or cette réaction n'a pas eu lieu. Le passage d'un attentat à l'autre a transféré Paris d'Espace support (l'espace comme contenant qui n'est pas déterminé par le contenu) à un espace cadre (prise en compte du relativisme qui amène à la psychologie de l'espace). Paris devient, en novembre 2015, un système de positions et de relation de positions avec les autres villes qui sont des actants entrant en communication avec Paris pour la soutenir non pas avec « une tape sur l'épaule » mais avec l'illumination de leur emblème territorial. Au niveau des nations, les chefs d'États se sont déplacés à Paris en janvier 2015 pour défendre la liberté d'expression. Au niveau des villes, les marqueurs spatiaux du monde se sont illuminés en novembre 2015 pour soutenir l'actant Paris qui a été meurtri.

- 18 L'entremêlement des attentats est renforcé avec une trace durable créée sur la place de la République par les pouvoirs publics. La municipalité de Paris y installe « l'arbre du souvenir », inauguré le dimanche 10 janvier 2016 par le Président de la République, avec une plaque commémorative à son pied où est inscrit : « À la mémoire des victimes des attentats terroristes de janvier et novembre 2015 à Paris, Montrouge et Saint-Denis. Ici même, le peuple de France leur rend hommage ». Cette plaque fait suite aux trois autres qui ont été installées quelques jours auparavant sur chacun des lieux précis des attentats de janvier. L'espace euclidien des attentats et leur espace symbolique qu'est la place de la République sont chacun célébrés en hommage aux 147 morts de l'ensemble des attentats de l'année 2015. Prenant le rôle de haut-lieu dans sa troisième dimension, celui de « lieu de condensation » (illustration 6), la place de la République est encore loin de ce qui s'est fait à Madrid, Londres ou New York. Dans ces villes, des mémoriaux ont été construits, comme le Bois des absents qui rassemblent 192 arbres au sein du parc du Retiro en plein centre de Madrid, non loin d'un grand cylindre translucide qui recense les 192 noms des victimes en face de la gare d'Atocha, l'un des lieux des attaques terroristes. À Londres, le célèbre Hyde Park accueille une œuvre de 52 piliers de trois mètres et demi de hauteur, représentant les 52 victimes des attentats de 2005. À New York, un musée est construit à côté de l'immense mémorial inauguré au dixième anniversaire de la catastrophe,

présentant deux bassins carrés qui incarnent les tours jumelles effondrées, sous la forme de deux trous où coulent de l'eau en permanence, avec les noms de l'ensemble des victimes (Truc, 2015). Si un projet équivalent est à venir à Paris, alors sa dimension symbolique sera probablement puissante. C'est ce que laisse augurer l'allocution prononcée le 10 janvier 2016 sur la place de la République : « Sauver Paris, c'est plus que sauver la France, c'est sauver le monde. Paris est le centre même de l'humanité. Paris est la ville sacrée. Qui attaque Paris attaque en masse tout le genre humain ». Empruntée à Victor Hugo lors de son retour d'exil le 5 septembre 1870, elle confirme la portée symbolique du haut-lieu qu'est désormais cette place.

Illustration 11 - Les traces éphémères de la Place de la République

Illustration 12 - Les réactions aux attentats parisiens de novembre 2015

- 19 Ailleurs en France, la symbolique urbaine des marches Républicaines est encore visible en certains endroits. L'expression sur fond noir « je suis Charlie » est affichée sur des lieux publics qui, de préférence, ont une fonction urbaine bien identifiée. Ainsi, à Grenoble, Rouen ou Limoges, la presse, les acteurs du champ culturel ou le pouvoir politique placardent cette expression en l'imprimant sur une banderole (illustration 13), peut-être celle qui a servi en tête de cortège le jour de la manifestation locale, tandis que dans une rue parisienne, elle est juste taguée dans l'espace public (illustration 13). À Lyon, c'est un bar du centre-ville, dans la rue des Garets située près de l'opéra, qui expose ostensiblement une bannière « Charlie forever ». À travers ces traces, c'est une forme de prolongement du haut-lieu mis en image médiatique en janvier 2015 qui est exprimée sur l'espace public. Les manifestations étaient un chemin dans la ville, immortalisé par une photographie qui condensait un symbole urbain connu de la ville. Il ne reste dans l'espace public que l'expression d'affiches qui font trace, portées par l'instance publique et parfois privée. Ce peut être aussi l'expression des anonymes comme les tags qu'on retrouve à Marseille, Nantes ou Paris mais aussi qui sont très visibles à l'étranger à Los Angeles, Londres ou Anvers.

Illustration 13 - Les traces des marches Républicaines en France dans différents lieux

- 20 Clément Chéroux a étudié la diffusion médiatique des attentats de New York sous le prisme de la pensée de Jacques Derrida, c'est-à-dire avec une explication psychanalytique donnant aux médias une fonction « principale » qui est moins d'informer que de reconforter (2009), dans la mesure où la répétition des images a pour effet d'amortir le traumatisme d'un tel événement. En outre, il resitue la domination de deux photographies (la fumée s'élevant au-dessus des deux tours ; les trois pompiers dressant un drapeau américain sur les décombres) comme point de comparaison de deux événements historiques importants dans l'histoire américaine : l'attaque de Pearl Harbor dont c'était le soixantième anniversaire en 2001, et la fin de la guerre du Pacifique en 1945 sur l'île d'Iwo Jima à propos de la scène du drapeau et des trois pompiers qui deviendra un objet touristique (figurine, statue de cire, puzzle, mug). Dans la situation française, la puissance des images des manifestations Républicaines n'atteint pas ce niveau symbolique et les photographies sont plus disparates, montrant néanmoins prioritairement des centralités de l'ensemble des villes de France. C'est une diffusion d'images bien plus éclatée mais dont une part tend vers la mise en scène de haut-lieux. À travers le rôle des journalistes, dans ce moment d'émotion nationale qui appelle la sobriété et la pondération, le marketing urbain a tenu un rôle discret de visibilité et de valorisation des villes françaises en montrant au monde entier leur géosymbole. L'image des villes françaises est subtilement diffusée, montrant que la France, ce n'est pas que Paris.
- 21 En conclusion, le « lieu attribut » est une image tandis que le « lieu de condensation » est image et milieu, ce que la puissance symbolique des photographies urbaines de cette semaine de janvier 2015 a montré. Le choix rédactionnel des journalistes est de sélectionner des images riches et ainsi de produire des haut-lieux en tant que lieux de mémoire comme l'a défini Pierre Nora. Cet historien considère que « Les lieux de mémoire, ce sont d'abord des restes. La forme extrême où subsiste une conscience

commémorative dans une histoire qui l'appelle, parce qu'elle l'ignore. (...) Musées, archives, cimetières et collections, fêtes, anniversaires, traités, procès-verbaux, monuments, sanctuaires, associations, ce sont les buttes témoins d'un autre âge, des illusions d'éternité » (1991). S'il pense que le lieu de mémoire collective peut être un monument, un personnage, un musée, un symbole ou une devise, il propose aussi dans cette liste un événement ou des archives, ce qui prend en compte ces multiples photographies et reportages télévisés qui font trace avec leur richesse représentant le lieu de condensation. Parmi ces différents haut-lieux recensés, la place de la République est le point culminant, en cours de patrimonialisation, qui recevra peut-être un mémorial d'envergure.

BIBLIOGRAPHY

- Anholt S., 2006. The Anholt-GMI City Brands Index How the world sees the world's cities. *Place Branding*, 2/1, p. 18-31
- Anholt S., 2005. Some important distinctions in place branding. *Place Branding*, 1, 2, p. 116-121
- Bonnemaison J., 1992, Le territoire enchanté. Croyances et territorialités en Mélanésie. *Géographie et cultures*, 3, p. 71-87.
- Brunet R., 1992. *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*. La Documentation française, 1 068 p.
- Corrado F., 2004. Vers un concept opératoire : la ressource territoriale. *Montagnes méditerranéennes*, n°20, décembre, p. 21-24.
- Chéroux C., 2009. *Diplopie : l'image photographique à l'ère des médias globalisés : essai sur le 11 septembre 2001*. Le Point du Jour, broché, 136 p.
- Debarbieux B., 1995a, Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique. *L'espace géographique*, n° 24/2, p. 97-112.
- Debarbieux B., 1995b. Le lieu, fragment et symbole du territoire. *Espaces et sociétés*, 80-1, p. 13-36.
- Houllier-Guibert C.E, 2008, « Les politiques de communication rennaises pour un positionnement européen. Idéologies territoriales & image de la ville », Thèse de doctorat en géographie, Université Rennes 2, 539 p.
- Houllier-Guibert C.E. (coord.), Bouaouina N., Feninekh K., Ghodbani T., Hernández-González E., Lauras C., Msilta L., Roland J., 2009. Ville représentée et ville pratiquée, quelles influences de l'une sur l'autre : études de cas. In *La ville dans le monde arabe et en Europe. Acteurs, organisations, territoires*, éd. Maisonneuve & Larose, pp. 219-231
- Houllier-Guibert Ch-Ed, 2011. *La marque Bretagne face au discours des médias de masse*. Blog Bretagne prospective, du géographe Jean Ollivro.
- Houllier-Guibert Ch-Ed, 2016. Les images premières des villes françaises sur le web : patrimoines historique et géographique comme socle identitaire de l'image de la ville. In Aquilina M., Maheo C. et Pugnière-Saavedra F. (dirs.), *La communication touristique : des mutations aux discours sur les représentations territoriales*, Presses universitaires de Rennes.

- Joliveau T., 2015. *Où est Charlie ? Ce que montrent réellement les cartes d'Emmanuel Todd*. Texte non publié, disponible sur le web sur le site mondegeonumerique.wordpress.com, 79 p.
- Laswell H.D., 1960. The Structure and Function of Communication in Society. In Schramm W., *Mass Communications*, éd. Urbana, University of Illinois.
- Lévy J., 2015. Paris (Monde) : géographies du 13 novembre 2015. *EspacesTemps.net*, Travaux, en ligne.
- Lussault M., 1993. *Tours : images de la ville et politique urbaine*. Tours, éd. Maison des Sciences de la ville.
- Lussault M., 2003. Emblème territorial. In Lévy J. & Lussault M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, éd. Belin, p. 305.
- Lussault M., 1997. Des récits et des lieux : le registre identitaire dans l'action urbaine. *Annales de Géographie*, 597, p. 522-530.
- Lynch K., 1960. *L'image de la cité*, éd. Dunod, 226 p.
- Mercer 2009. *Enquête sur la qualité de la vie dans le monde, rapport général et rapport par ville (215 villes)*.
- Nora P. (dir.), 1992. *Les lieux de mémoire*. vol. 1. Paris, éd. Gallimard
- Soja E., 1971. The political organization of space. *Association of american geographers*, n°8, p. 9-18.
- Truc G., 2015. Venir à Ground Zero, se souvenir du 11-Septembre. *EspacesTemps.net*, Travaux, en ligne.

NOTES

1. D'après son étude, 41 % des unes des journaux américains du 11 et 12 septembre 2001 représentent une photographie de l'avion (vol 175) qui percute la tour sud ; 17 % montrent l'importance des dégâts à travers le nuage de fumée au-dessus de Manhattan ; 14 % zooment sur les ruines qui ont formé plus tard Ground Zero ; 13,5 % montrent l'un des avions prêt à entrer en collision avec les tours ; 6 % montrent des scènes de panique dans les rues de la ville, et 3,5 % montrent le drapeau américain. Seulement 5 % des unes de la presse ne correspondent à aucune de ces images-types.
2. Un travail de recherche est en cours par l'auteur afin de recenser les haut-lieux qui font l'image de la ville, que ce soient des places, des monuments, des paysages urbains ou d'autres aménités urbaines.
3. Ces différents monuments, ponts, statues, tours, sièges de pouvoir politique, églises... sont nombreux à participer chaque année à l'illumination du monde en vert lors de la fête de la Saint-Patrick ou bien ils sont illuminés en rose ou en bleu pour défendre des causes sociales (journée de la femme, journée contre l'autisme...).

ABSTRACTS

The "Je suis Charlie" phenomenon is explored by examining photographs used by the mass media in France and all around the world, in January 2015. The capacity of journalists to show symbolic monuments of each city is shown. These pictures allowed a transformation of public space into a symbolic area with an identifying monument. Among public places in France, the place de la République in Paris has been one of the most important symbolic areas over the past months. We can see the creation of a kind of memorial in this square where no attacks occurred but there were the largest gatherings for many years.

Le phénomène "Je suis Charlie" est étudié ici sous l'angle de la diffusion d'images dans la presse française et mondiale. Il en ressort une mise en scène des emblèmes territoriaux des villes françaises lors des marches Républicaines, permettant de situer les manifestations et renforçant le statut de haut lieu qui peut être attribué à ces espaces de rassemblement. Parmi les nombreux espaces centraux de rassemblement, la place de la République à Paris est entrée dans un processus de construction en tant que lieu de mémoire national et peut-être international, mêlant les deux attentats de l'année 2015 alors qu'au départ, il s'agissait d'un lieu de sursaut républicain.

INDEX

Mots-clés: attentat, image urbaine, centralité, haut lieu, mémorial

AUTHOR

CHARLES-EDOUARD HOULLIER-GUIBERT

Charles-Edouard Houllier-Guibert, charles-edouard.houllier-guibert@univ-rouen.fr, est Maître de conférences à l'Université de Rouen en "Stratégie et Territoire". Il a publié récemment :

- Houllier-Guibert Ch-Ed., Le Corre T., 2016. L'attractivité, c'est aussi l'attrait. In Bailly F. & Cintas C. (dir.), *Etudes normandes*.
- Houllier-Guibert Ch-Ed & Le Corf J.B., 2015. Le marketing territorial dans la fabrique des villes créatives : une approche comparative de Rennes, Nantes et Saint-Etienne. In Bailleul H. & Bulot T., *Urbanités et territoires numériques. Approche interdisciplinaire*, éd. Modulaires européennes, coll. Proximités Sciences du langage, p. 55-78.
- Houllier-Guibert Ch-Ed, 2014. La démarche de marketing territorial de la Bretagne : un branding qui labellise. In Fournier M. (dir.), *Labellisation et mise en marque des territoires*, Presse Universitaire Blaise Pascal, p. 203-220.